

Interdisciplinarités : progrès, obstacles, applications

Frédéric BOURDIER

Le laboratoire CNRS « Sociétés Santé Développement » (SSD) fondé à l'Université Bordeaux 2 Victor Segalen par Claude Raynaut constitue une référence française unique en ce qui concerne l'innovation et la recherche scientifique. Dès sa création, l'Unité de recherche SSD, soucieuse de questionner les interstices de disciplines traditionnellement distinctes, s'est organisée autour de l'exploration de deux rapports dialectiques :

- celui qui lie le sujet individuel et les groupes auxquels il appartient ;
- celui qui articule les relations matérielles et symboliques dans la structuration et la dynamique des systèmes sociaux. Cette part « non sociale du social » inclut le milieu dans lequel s'inscrit une société mais aussi le corps de ses membres qui en constituent l'élément le plus intimement imbriqué.

Ce double rapport justifie la coexistence de recherches sur la santé et sur les relations sociétés/environnement. Ce que j'ai tenté de faire depuis le début des années 1990 jusqu'à de nos jours. Il en découle une exigence méthodologique qui ne peut prendre ses racines ailleurs que dans une initiation à la pratique interdisciplinaire. L'hypothèse étant que toute discipline peut et doit se développer – et l'anthropologie ne fait pas l'exception à la règle – par la confrontation avec les sciences annexes. À ce titre, le laboratoire bordelais a fourni un cadre intellectuel ayant largement contribué à nourrir des cheminements scientifiques variés ainsi que des collaborations avec d'autres disciplines, y compris sur d'autres continents, dont les questionnements étaient en phase avec la problématique de l'Unité SSD. Je vais insister dans les pages qui suivent sur une caractéristique majeure de l'interdisciplinarité qui consiste à rassembler les savoirs pour renforcer la vision de chaque discipline conviée à travailler en synergie avec d'autres. Dit autrement, l'interdisciplinarité renforce la connaissance et fournit une assise scientifique supplémentaire, pour ne pas dire indispensable, aux disciplines soucieuses d'aborder ensemble une

thématique commune. Mais cette idée qui semble aller de soi voit son chemin parsemé de chausse-trappes dès lors qu'on cherche à la mettre en pratique.

L'interdisciplinarité : un positionnement scientifique attesté mais contesté

L'insertion progressive de l'interdisciplinarité dans le milieu de la recherche et de l'enseignement s'est toujours envisagée de manière très dissemblable. Les modalités de cette insertion conditionnent la vision que le chercheur est enclin à développer au cours de sa carrière. Il est clair que l'intérêt pour l'interdisciplinarité prédomine, mais force est de reconnaître que son application demeure aléatoire, soumise à de nombreuses intempéries. Il n'empêche que le rapprochement entre les sciences a déjà été soutenu avec Thomas Kühn qui, sans pour autant tout inventer, reprenait les thèses de philosophes et scientifiques des siècles précédents (Kühn, 1972) : l'interpénétration des disciplines a concouru à la formation de nouveaux paradigmes et ces reformulations ont été susceptibles d'être remises en question en fonction de l'avancement d'un récent savoir ou d'une nouvelle technologie issus d'une découverte avancée au sein d'une discipline particulière. Mais ceci est surtout vrai pour les sciences « dures ». En ce qui concerne les sciences humaines, Pierre Bourdieu se montre davantage réservé sur l'établissement raisonné d'un échange serein : il évoque l'évolution d'une sociologie globale des connaissances au sein de laquelle il étend sa notion de champ scientifique à un contexte mondial caractérisé par l'établissement d'une hiérarchie entre sciences sociales issues de diverses nations (Bourdieu, 1991) : les disciplines nationales qui dominent, et qui sont aussi les plus « scientifiquement » reconnues en vertu d'une reproductibilité universelle prônée par le monde social occidental dont elles proviennent, imposent des catégories de perception et d'évaluation qui dénaturent la production de connaissance sur et à propos des nations dominées.

C'est ainsi qu'une communauté de chercheurs relevant d'une discipline scientifique choisit un modèle d'analyse, ses critères de jugement, en les adaptant à son exigence de rationalité, en attendant que la prochaine révolution scientifique amène un changement de paradigme. On pourrait multiplier les exemples entre les mathématiques et la physique, la quantique et la chimie. Un tel bouleversement est perpétuel : il concerne depuis quelques temps la botanique dont les modes de classifications se renouvellent totalement avec les apports de la biologie moléculaire et de la génétique. Une reconduction similaire dans les manières de penser intervient de temps à autre, quoique avec une moindre intensité, dans les sciences sociales. Un des témoignages les plus récents, déroutant pour beaucoup

puisqu'il vient battre en brèche la plupart des acquis sociologiques, se retrouve dans l'œuvre fondatrice de Bruno Latour (2005) ainsi que dans les écrits parfois provocateurs de Michel Serres (1990).

Pourtant, cette interdisciplinarité dont tout le monde vante le bien-fondé et recommande la mise en œuvre avec tant d'emphase est loin de se réaliser sereinement. Le cadre conceptuel, brièvement exposé en introduction de cet ouvrage, ne manque pas mais reste soumis à maintes interprétations contradictoires, notamment la confusion si souvent entendue entre simple juxtaposition de connaissances et articulation effective entre savoirs différents. Hormis de rares chercheurs comme Georges Haudricourt (ingénieur agronome, certifié de géographie et de botanique, diplômé en langues orientales en mélanésien, siamois et laotien, docteur ès lettres) qui parvinrent à cumuler un savoir édifiant regroupant plusieurs disciplines (Haudricourt, 1988), au-delà des discours d'intention qui encouragent le rapprochement entre diverses disciplines conviées à travailler sur une problématique similaire, on ne peut que reconnaître la difficulté d'ériger des ponts, à se trouver un langage commun et surtout à reconnaître comme déterminant l'angle d'approche d'un collègue dont la formation repose sur un corpus théorique avec une orientation méthodologique encore ignoré ou négligé par les partenaires d'autres disciplines. Faute de saisir le propos, la tentation est grande de plaider pour son fond de jardin. Somme toute, ce retrait sur soi s'opère moins par conviction idéologique qu'en raison d'une formation universitaire encore très moncentrée en ce qui concerne la recherche française, comparativement à la recherche outre-Atlantique relativement plus ouverte en général aux croisements des disciplines, que ce soit en Amérique du Nord ou au Brésil comme en témoignent les riches présentations de Magda Zanoni, Angela Duarte, José Milton Andriguetto-Filho et Claude Raynaut dans ce livre.

Tout cela pour rappeler que toute tentative d'élaboration d'un projet « bilatéral » ou « multilatéral » reste fréquemment à l'état de projet. Trop souvent, chacun des interlocuteurs insiste sur le bien-fondé de sa démarche, sous-estimant, voire instrumentalisant, celle des autres. Un des premiers pas propices à l'établissement d'un véritable consensus consisterait à élucider la pertinence des contributions mutuelles. Or s'il est vrai que les consensus existent çà et là, quoique trop souvent de manière ponctuelle, ils s'établissent avant tout entre personnalités scientifiques qui entendent promouvoir la cohérence d'une approche interdisciplinaire, et non pas par tradition de regroupement institutionnalisé. Pour être plus viable, une telle démarche de rassemblement devrait s'inscrire dans une perspective de recherche fondamentale visant à réduire les multiples obstacles, les malentendus épistémologiques et les aléas d'une terminologie spécifique qui freinent d'ordinaire les relations entre chercheurs en sciences sociales, sciences dures et praticiens du développement. Je reviendrai sur ces points de rencontre en faisant référence à mes recherches menées sur la santé et sur les modes d'interactions homme/nature.

Une trajectoire thématique plurielle assortie d'une circulation géographique

L'influence du parcours personnel

Je voudrais revenir brièvement sur ma formation plurielle non pas pour retracer ma biographie mais pour montrer en quoi le cheminement universitaire conditionne notre façon d'appréhender la Science. Mon itinéraire va des mathématiques à l'ethnologie en passant par la géographie humaine et la préhistoire. Les savoirs accumulés au sein de ces disciplines n'ont guère de prétention personnelle pluridisciplinaire, encore moins la prétention de forger en moi un bizarre « Frankenstein », pour reprendre l'expression cocasse de Claude Raynaud, voulant toucher à tout, si ce n'est au départ un sentiment de curiosité. Elles constituent avant tout des formes de sensibilité et d'ouverture aux autres sciences. C'est également une manière de mettre en perspective sa propre discipline. Par exemple, je ne partage pas l'avis de certains chercheurs en sciences sociales qui pensent que les mathématiques cristallisent une pensée tentée par les divagations métaphysiques et les perçoivent essentiellement comme étant restrictives, modélistes et réductrices. Je préfère leur imputer un façonnage rigoureux de la pensée et leur conférer des capacités organisationnelles autorisant une mise en forme architecturale des faits, gestes et pensées humaines. Elles ne suffisent pas pour comprendre l'homme comme l'illustrent les résultats équivoques des écoles qui s'en inspirent à la lettre : la théorie comportementaliste, la nouvelle économie ou la théorie de l'action raisonnée. Mais elles restent un outil précieux permettant de rendre compte de l'ampleur, la direction, la symétrie et l'intensité d'un phénomène humain, même si tout ne peut pas être quantifié, ni même dénombré. L'apprentissage de ces disciplines n'a cessé d'accompagner « en toile de fond » ma démarche scientifique en m'obligeant à réfléchir sur les structures inconscientes de l'esprit et sur les structures (ou fonctions) latentes, un peu comme la géologie du Quaternaire appliquée à la préhistoire me familiarisa à la méthode consistant à déceler ce qui est caché ou négligé dans les stigmates du présent, à discerner les couches successives qui sédimentent le passé, à distinguer le signifiant du signifié et le symptôme – arbitraire – de la cause profonde. Évoquer les structures inconscientes ne revient pas à oblitérer la notion de culture, entendue ici comme la manifestation d'une accumulation de savoirs au cours d'un parcours historique. Cela revient à dire que même si la culture évolue eu égard à des mécanismes complexes d'interactions, il n'en reste pas moins légitime de proclamer l'existence d'un « fond » auquel on ne peut guère toucher (sauf en cas de rupture) et qui constitue le substrat de la société étudiée. C'est en quelque sorte une manière de rapprocher les théories, souvent perçues comme rivales, situationnistes et essentialistes.

Les conciliations opérées entre la géographie humaine et l'anthropologie ne sont aucunement l'effet de fluctuations conjoncturelles mais l'ex-

pression d'une position scientifique délibérée. Chaque discipline soutenue par un corpus de théories et une méthodologie qui lui est propre explore dans une direction précise les phénomènes moyennant certaines techniques d'observation. Au-delà des particularités et des objectifs qu'elles s'assignent, l'intersection entre les disciplines est patente : elles contribuent à s'éclairer mutuellement et ce qu'il y a entre les deux est producteur de connaissances. Soulignons les méthodes d'enquêtes de l'ethnologue qui favorisent une compréhension des interactions au niveau micro, tout en assistant de plus en plus à l'émergence d'une ethnographie opérant simultanément sur plusieurs sites (Marcus, 1995) et soucieuse d'appréhender la culture-monde (Abélès 2008), tandis que le géographe, même s'il lui arrive de se pencher sur le local, est davantage entraîné à proposer des analyses de type macro. La complémentarité des deux réside alors dans la possibilité de passer du local au global et viceversa, à l'image des études anthropologiques partant du principe que les changements locaux au sein d'une culture méritent de se comprendre dans une perspective de transformation globale (Appadurai *et al.*, 1986 ; Wallerstein, 1991). Ma position se situe donc au sein de cette intersection entre l'anthropologie et la géographie humaine culturelle. J'ai parfois insisté sur un aspect, parfois sur un autre. Mais à plusieurs reprises j'ai tenté d'associer les deux : dans les recherches sur le sida et principalement dans les travaux portant sur les relations entre le milieu et les hommes. Dans ces conditions, d'un point de vue géographique, l'accent était mis sur les phénomènes qui contribuent à la structuration de l'espace : la dynamique de la répartition de la population et le remodelage du milieu naturel par l'empreinte de l'homme. L'adjonction ethnologique visait quant à elle à considérer le milieu à partir des catégories propres aux acteurs et à envisager comment ces représentations interagissent avec les composantes de l'environnement. Même si je n'ai pas toujours été à la hauteur de cette aspiration scientifique, je tiens ici à exprimer ma fidélité à cette approche complémentaire.

Décidé à ne pas me concentrer sur un terrain ou une population particulière, j'ai délibérément choisi la mise à l'épreuve par la confrontation au sein de plusieurs cultures. Une incursion au sein de plusieurs continents (Bassin amazonien, Inde méridionale, Cambodge) représente plus qu'un simple cheminement géographique. Probablement, ce trajet facilite le passage de l'ethnographie à l'ethnologie et de l'ethnologie à l'anthropologie. La multiplication des regards constitue un atout scientifique car c'est à travers les différences recensées que les propriétés se dévoilent. L'objet de toute science, y compris de l'anthropologie, ne vise-t-il pas au bout du compte à isoler les variables des invariables afin d'aboutir à une recherche comparative ? Cette intuition initiale se transforma progressivement en conviction scientifique : le passage d'un terrain à un autre et d'une société à une autre (tamoule, brésilienne, créole, tampuan, khmère) permit d'éviter les généralisations hâtives, de relativiser certaines situations conjoncturelles ou historiques, de circonscrire le poids des variables, de tester ailleurs une hypothèse insoupçonnée ou, inversement, trop évidente en un lieu précis.

L'investigation par balayage de sites géographiques et de milieux culturels extrêmement variés a pour dessein de forger un état d'esprit ouvert à la mise en perspective et de développer une compétence scientifique destinée à mettre en œuvre une analyse de portée générale qui s'intéresse davantage à la dynamique des systèmes de relation entre les éléments qui composent la structure qu'à la structure elle-même. La circulation entre plusieurs pays facilite les éclaircissements entre les sociétés et leur milieu, entre les hommes et leur rapport à la santé. Je précise toutefois circulation plutôt que comparaison *stricto sensu* car, en tout cas pour l'instant, à aucun moment il n'a été entrepris d'enquêtes mettant en œuvre des concepts et des méthodologies totalement similaires d'un pays à l'autre, même si des liens se tissent inéluctablement.

Cela dit, l'expérience géographique et anthropologique consécutive à plusieurs terrains favorise la mise en perspective et vise à encourager la comparaison, certes non encore formalisée mais en voie d'élaboration. La comparaison permet de se frayer un chemin propice à une approche interdisciplinaire ouverte à d'autres savoirs scientifiques et dont l'à-propos de la contribution est pour le moins intuitivement pressentie. Le travail comparatif est toutefois un exercice ardu qui doit éviter les nombreux pièges qui lui sont tendus, à commencer par le risque de se contenter de l'approche superficielle d'une culture donnée et de la vaine tentation de rechercher ailleurs ce qui a été mis en évidence dans un autre espace social circonscrit, dans un contexte particulier. Par contre, la comparaison encourage aussi la généralisation. Par généralisation, j'entends le processus déductif qui consiste à réduire les différences empiriques, en détectant ce que des phénomènes apparemment disparates ont en commun afin d'être légitimement comparables. Or tout effort de généralisation, et j'en reste convaincu, ne peut s'effectuer dans la solitude d'une approche monodisciplinaire.

Santé et environnement : deux thématiques à décroiser

Dans le cadre d'une recherche sur les interactions nature/société au Cambodge, je parlais du principe, influencé par l'initiative de Philippe Descola (1986), qu'il n'existe pas une mais plusieurs manières de domestiquer la nature et que ces manières ne découlent pas forcément des contraintes imposées par le milieu physique. La diversité des groupes sociaux qui présentent des systèmes de parenté et d'organisations territoriales distincts, corrélée à des pratiques différentielles de gestion de la nature fournissait l'occasion de vérifier ou de nuancer la validité de cette hypothèse dans le nord-est du pays. J'entrepris donc une description attentive suivie d'une analyse des rapports techniques et symboliques que certaines populations ethniques entretiennent avec leur milieu naturel (Bourdier, 2009). L'objectif visait à mettre en évidence l'imbrication des structures sociales et des pratiques de gestion traditionnelle de l'environ-

nement, en considérant l'articulation de ces deux ordres de données – écosystème social et écosystème naturel – dans un système général où la modification de l'un infléchit celle de l'autre.

Comment y parvenir ? Permettez-moi une digression. Trop souvent, la portée des conclusions en anthropologie sociale et culturelle est amputée par le manque de données physiques, démographiques et environnementales si on s'intéresse aux relations complexes entre nature et société, mais aussi par le manque de données biomédicales et épidémiologiques dans le cas d'une étude qui se penche sur les questions de santé. En ce qui me concerne, pour que l'effort de compréhension des phénomènes humains soit productif, j'étais en droit d'exiger des sciences sociales un réajustement de leur fréquente position de retrait vis-à-vis des sciences de la nature et vice versa. Une connaissance écologique du milieu et de ses propriétés édaphiques s'avéra en effet indispensable pour mettre en perspective la connaissance des populations locales. L'idée que j'avais en tête était qu'il est vain de s'opposer à l'intégration de ce qui sort du domaine classique de l'anthropologie ou de la géographie sociale quand elle se confine à des catégories d'analyse du culturel minimisant toute interférence avec des disciplines faisant intervenir les champs cognitif et physiologique permettant eux aussi de mieux cerner les questions précises issues d'une problématique abordant les interactions hommes, milieux et cultures. En somme, la contribution des autres sciences ne pouvait se réduire à un simple apport additionnel de données perçues comme des épiphénomènes. J'avais besoin de ces données, ainsi que de la connaissance de certains mécanismes écologiques, pour parfaire mon travail. Réciproquement, peut-être que mes réflexions seraient utiles à ceux qui sous-estimaient la façon dont les hommes en collectivité recomposent et s'approprient leur milieu environnant.

Il en va de même des logiques qui sous-tendent une recherche sur la santé en Inde méridionale. J'appréhendais le sida dans sa dimension socio-culturelle et géographique. Le propos du projet interdisciplinaire regroupant huit personnes (où néanmoins chaque intervenant avait sa place et conservait son champ précis d'intervention) dépendait d'une connaissance approfondie du paysage épidémiologique, des structures sociales, des catégories vernaculaires de pensée, des politiques publiques d'intervention et *in fine* des comportements sexuels en vigueur. Une partie délicate de l'encadrement d'une recherche collective fut justement d'articuler les disciplines impliquées, chacune étant au courant de ce que réalise l'autre mais consciente de ses propres limites. Un effort consista à disséquer les enjeux théoriques de la géographie de la santé, trop souvent tentée de considérer l'homme comme un simple réceptacle. En empruntant des concepts-clés aux sciences humaines voisines, le géographe était amené à mieux saisir les relations complexes que l'homme entretient avec la maladie. Une telle démarche n'avait au bout du compte rien de choquant : l'homme n'est pas un simple vecteur, réservoir ou maillon de la chaîne épidémiologique : doté d'un statut d'acteur socialisé, il est éventuellement

pourvu d'une certaine philosophie de la vie. Cependant une imprécision subsiste : celle de l'usage même du concept, si galvaudé, de culture. La géographie, après avoir péché par défaut (la culture comme facteur résiduel, négatif ou comme simple épiphénomène) tend inversement à pécher par excès. Témoin en est le véritable « bouillon de culture » qui imprègne la littérature culturaliste des bailleurs de fonds et la tendance globalisante, bien entendu réfutable, des théories néo-classiques qui inspirent des analyses géographiques à vision holistique et de type systémique.

Cheminement théorique, approche et questionnements

Aucune appartenance à une école précise avec ses postulats théoriques et méthodologiques n'a précédé de façon directive mes travaux d'enquête. Peut-être cette absence de rattachement et, tant que faire se peut, de formatage au sein d'une école rigoureuse de pensée est-elle une condition *sine qua non* en faveur de l'interdisciplinarité. Le risque eut été trop grand de vouloir retrouver et de projeter sans discernement dans les phénomènes observés certains concepts de base tombés du ciel et dont on irait chercher la présence locale au détriment d'autres. Certes, on ne peut se satisfaire inversement d'une approche empirique sans conceptualisation, mais tout réside dans la mesure. Le principe fondamental de la recherche, s'il devait y avoir un postulat à écrire en lettres d'or, consiste avant tout à rester ouvert, à ne pas se mettre des œillères théoriques préjudiciables à la compréhension des phénomènes dont on cherche à rendre compte. En conséquence la pratique de terrain et la maturation théorique ont évolué en synergie, se sont nourries l'une de l'autre, même si, inévitablement, on ne peut faire abstraction de sa formation, de ses lectures, de ses rencontres ainsi que de sa trajectoire personnelle.

Quelques éléments de réflexion fondateurs

Dès le départ, j'ai considéré comme fondamentale la prise en compte du double déterminisme de l'infrastructure sur la superstructure et du cerveau qui, en fonction des catégories culturelles d'appartenance, dit comment s'opère la liaison entre infra et super. Mais je me démarque d'une approche structuraliste, peut-être au début par manque de compétences, qui minimise *in fine* l'existence de l'homme en tant que sujet (stratège, critique, innovateur), et qui refuse le plus souvent de se situer à un niveau d'observation à partir de laquelle le sujet redevient réalité. Cette réintroduction de la dimension humaine ne résulte pas d'une position idéologique mais d'un constat descriptif et analytique réitéré en plusieurs lieux (Inde, Cambodge, Brésil, France). Le vécu engendre des modifica-

tions qui, à terme, peuvent transformer la structure. Claude Lévi-Strauss le savait mieux que nous tous mais il s'intéressait davantage aux permutations engendrées par cette modification que par les modifications sociales identifiables dans le quotidien des populations (Lévi-Strauss, 1962). À défaut de ne pouvoir succéder à son travail titanesque, j'ai préféré me rapprocher du vécu, sans pour autant désavouer l'existence de structures inconscientes. Le contenant n'est pas une simple cruche qui se contente de recevoir toute sorte de liquide : c'est un moule qui épouse les formes de ce qu'il reçoit, interagit avec son contenu et réforme sa propre structure. Aucune société ne se contente de reproduire : chacune produit du nouveau, y compris dans les corps – et donc dans sa composante biologique – à partir de circonstances historiques, sociales et écologiques.

André Leroi-Gourhan a montré en quoi chez les hominidés les techniques adoptées par les êtres humains libèrent une partie du cerveau qui devient disponible pour engranger d'autres données, activer d'autres fonctionnalités ou effectuer une autre tâche qui elle-même va renouveler les actes et les savoir-faire (1964). L'outil, de plus en plus spécialisé, est un prolongement du bras et le remplace à chaque fois davantage. Ce que l'homme acquiert en facilité, il y gagne également en temps qu'il va pouvoir alors utiliser pour autre chose. L'homme ayant les moyens de produire le feu, d'élaborer des protections pour sa survie et de se départir progressivement de la vie précaire (certains diraient « primitive ») va gérer son temps et ses activités différemment et va commencer à mémoriser à l'aide d'un cerveau dont les capacités s'améliorent, cerveau dans lequel vont se développer les centres d'écriture et d'autres centres localisés qui auparavant n'existaient pas, ou tout au moins ne l'étaient qu'à l'état latent.

La nouvelle fonctionnalité de ces centres va permettre à l'homme de développer son intelligence qui induira un autre rapport au corps. De même l'existence de l'os hyoïde va faciliter le langage articulé, même si l'on s'est rendu compte par la suite que l'origine du langage n'est pas liée à la conformation des organes phonateurs mais à la neurologie du cerveau (Lévi-Strauss, 2013 : 213). Plus récemment, la découverte du code génétique nous a révélé qu'à un niveau très éloigné du langage humain un modèle conforme de langage articulé existe. On peut aller encore plus loin sur les interactions entre le social et le biologique. Le premier influe sur le développement du second et vice-versa si l'on se rappelle ce que linguistes, neurologues et spécialistes du cerveau nous ont enseigné : l'apprentissage d'une langue donnée dès la naissance participe au développement des synapses entre les neurones. Ces connexions entre cellules établies une fois pour toutes ne sont pas les mêmes pour des langues différentes. Les synapses ne se modifieront jamais par la suite et donneront à l'individu un potentiel ethnolinguistique, et par la même une certaine vision du monde, que ne peut acquérir aussi intensément une personne qui apprend une langue ultérieurement.

En conséquence, plutôt que de s'attacher à faire ressortir la nature inflexible des êtres et des choses comme le laissent entendre une phénoméno-

logie merleau-pontienne et un existentialisme sartrien, l'expérience mathématique et géologique (avec la préhistoire du Quaternaire) m'a convaincu que comprendre consiste en premier lieu à réduire une forme de réalité à une autre. Les êtres et les choses, à la fois sujet et objet de l'anthropologie, conservent leurs valeurs propres sans perdre la netteté des contours qui les délimitent les uns par rapport aux autres. C'est ce qui confère aux éléments du système une structure intelligible. Une science ne peut se contenter de dénouer le fil des apparences et l'écheveau des impressions sans envisager de discerner au préalable le vécu du réel. La connaissance ne se bâtit pas plus sur le plan des événements que la physique ou les mathématiques à partir des données de la sensibilité: le propos – si ambitieux soit-il – est de construire un modèle, de dégager ses lois et les différentes manières dont il réagit *in vivo*, pour appliquer ensuite ces observations à l'interprétation de ce qui se passe empiriquement et qui peut être fort éloigné des prévisions. Mais si cette discontinuité postulée entre le vécu et le réel signifie qu'il faut savoir abandonner le premier pour atteindre le second comme l'entendait légitimement le projet structuraliste, encore est-il nécessaire de réintégrer ce vécu par la suite, au risque de ne percevoir que les rogatons de ce qui devrait être mais qui n'est pas, de ne découvrir que le squelette du formel, de se contenter de retrouver un contenant vide de contenu et de sens, au sein de ce qui devrait à l'inverse montrer la complexité, la richesse et l'ambiguïté de la vie sociale.

Questionnements autour des interactions entre nature et culture

Arrivés à ce stade de réflexion, faisons un détour sur les relations entre biologie et sociétés afin de mieux cerner le cadre général dans lequel peut s'insérer une première approche théorique et méthodologique découlant des travaux initiés au Cambodge. Comme il a déjà été dit, les faits observés m'incitent à éviter de parler d'adaptation mais me permettent d'évoquer, avec quelque prudence, la notion d'adaptabilité. Je ne prétends pas, loin s'en faut, proposer de conclusions définitives à ce propos mais ce que je veux montrer ici, c'est en quoi des données de terrain m'autorisent à me projeter dans une nouvelle perspective d'approche qui mériterait d'être développée dans le futur. Ainsi, l'adaptabilité au milieu peut être abordée par une série d'enquêtes menées au sein d'une population répondant à des critères sociaux. Par exemple, le modèle qui intègre les comportements socioculturels, l'écologie, la démographie et la physiologie de la reproduction représente un outil pertinent (Jenike, 1996) pour aborder, sur le court terme, les réponses et les stratégies créatives et adaptatives (conscientes ou inconscientes) des individus et des populations – comme ceux de Ratanakiri (la province du Nord-Est cambodgien où s'effectuèrent mes recherches) – soumis à la contrainte d'un biotope caractérisé par des fluctuations saisonnières, des variations alimentaires et à des charges de travail inégales au cours du cycle annuel. La construction d'un modèle

prenant en compte les différents niveaux d'interaction où doivent être précisés leur régularité, leur intensité, leur orientation et leurs poids respectifs serait destinée à restituer les dynamiques bioculturelles de l'évolution démographique de la population sélectionnée. Dans ce projet, la contribution de l'approche anthropologique viserait à mesurer en quoi les logiques socioculturelles interfèrent et participent à réaménager les contraintes du milieu et les caractéristiques biologiques dont toute population humaine dépend. Des études ont déjà tenté avec succès de concilier le culturel et le biologique en montrant que l'évolution biologique est modelée par l'évolution culturelle, à l'image de certains comportements alimentaires qui infléchissent la santé et ont pour conséquence de modifier, de façon directe ou indirecte, les structures génétiques des populations (Katz, 1982). Au Brésil, des données statistiques différentielles témoignent que des populations amérindiennes et caboclos (métis) qui vivent dans des écosystèmes impaludés ne sont pas atteintes par la même parasitémie. Une étude bio-anthropologique menée par un groupe de chercheurs brésiliens, malheureusement non encore publiée en 2017, a mis en évidence la valeur adaptative de certaines caractéristiques culturelles, sans qu'elle soit forcément calculée par les populations forestières, sur la génétique et l'élaboration de défenses technique/culturelle envers le paludisme endémique.

Le cheminement scientifique opté quand on étudie les relations entre sociétés et nature procède de façon sensiblement analogue à celui entre biologie et sociétés. Dans un cas comme dans l'autre, la culture et les formes d'organisation sociale ne peuvent être perçues comme de simples « excroissances » d'un déterminisme naturel. Là encore, l'analyse des interrelations et de leurs permutations concevables sort forcément du cadre monodisciplinaire et va au-delà des explications de type finaliste cherchant à démontrer unilatéralement la prégnance d'une caractéristique sociale ou naturelle – et donc d'une discipline sur l'autre. L'hypothèse de travail consiste plutôt à repérer les différents niveaux d'interactions, sachant, rappelons-le, que ces interactions produisent des phénomènes de synergie, de rétroaction et de nombreuses autres manifestations qui dérivent de la dynamique des systèmes complexes.

Claude Raynaut dans ses travaux au Sahel (1997a) et au Sud du Brésil (2002) a proposé d'intéressantes pistes destinées à sortir de la dichotomie nature/société sans tomber dans un « holisme » confus. Trois idées centrales émergent. La première est l'autonomie du social mais dans les limites d'une compatibilité avec les données du milieu: la perpétuation physique du groupe étant une condition de son existence sociale. Les formes et les degrés de compatibilité entre social et matériel sont multiples, mais il doit toujours y avoir compatibilité. Toujours selon l'auteur, la notion est d'ordre dialectique: les exigences du fonctionnement d'un système social peuvent menacer la capacité de résilience du système naturel avec lequel il interagit et réciproquement. La seconde idée maîtresse est que l'on ne peut faire l'économie de la notion de reproduc-

tion dans la mesure où un système social ou bien un écosystème ne peuvent être singularisés (c'est-à-dire identifiés puis analysés par la suite) au fil de leur histoire en l'absence d'un certain degré de continuité interne. Pour qu'il y ait continuité, il faut que l'un et l'autre se reproduisent. Mais, ajoute l'auteur, cette notion est fondamentalement contradictoire car pour qu'il y ait reproduction, il faut qu'il y ait du changement. Or, s'il y a changement, quel est dans ces conditions le fil d'Ariane qui permet de dire que l'on a toujours affaire à la même société ou au même écosystème à travers leurs incessants changements? Cette dernière question est également effleurée par Georges Rossi quand il traite, à partir d'un angle d'approche géographique, des relations mouvantes entre les sociétés et leur milieu dans une perspective de développement (Rossi, 1998), ce qui, soit dit en passant, montre bien les convergences d'intérêts entre les deux disciplines à l'égard d'une thématique commune. Claude Raynaud émet l'hypothèse que dans le champ du social, peut-être sont-ce les idées de filiation, d'héritage reconnu, d'identité partagée qui permettent de résoudre le dilemme : le processus de reproduction ne serait pas rompu tant que se maintiendrait la capacité de dire « nous ». Mais cela sous-entend que les individus reconnaissent, consciemment ou inconsciemment, cette filiation. Cette assertion a ses limites : quand bien même existe-t-elle, cela signifie-t-il pour autant que la personne se rattache à une seule identité ou tout au moins participe de cette mémoire? Le monde social contemporain n'est plus aussi cloisonné qu'auparavant en univers sociaux séparés, les relations interethniques sont de plus en plus exacerbées (dans un sens comme dans l'autre) et l'attrait de la vie moderne avec ses influences inéluctables sur toutes les sociétés réduit l'étanchéité entre les êtres et les cultures.

Perspectives de recherche sous le couvert de l'interdisciplinarité

Je viens d'insister sur ce parallèle entre le développement de l'anthropologie médicale et celui, décrit plus haut, de l'anthropologie de la nature car des idées alimentées par des théories déjà anciennes et presque désuètes persistent dans des disciplines attenantes – en ce qui nous concerne ici en médecine, en santé publique et en écologie humaine – en dépit des avancées propres aux sciences de l'homme. Il est encore stupéfiant de voir la façon dont le corps médical perçoit la fonction de l'ethnologue : spécialiste de la communication interculturelle, transcripteur du sens commun, spécialiste du comportement, pourfendeur du poids culturel, etc. Prenons notre mal en patience et essayons d'entrevoir les conséquences de ces représentations ainsi que les leçons que l'on peut tirer de ce décalage. La première hypothèse est que seule l'interdisciplinarité peut susciter un terrain de rencontre et de conciliation à condition que les tenants de chaque discipline ne restent pas sur la défensive, n'entou-

rent pas de barbelés leur parcelle de savoir compartimenté mais la mette à disposition des autres afin de la cultiver ensemble. Les travaux sous la direction de Claude Raynaut montrent avec conviction que l'appel à l'interdisciplinarité n'est pas un simple vœu et que la rencontre entre savoirs scientifiques ne se confine pas, dans le cadre d'un échange avec l'anthropologie, à un piètre exercice de recensement de superstitions et de croyances exportables chez les autres disciplines. La seconde proposition est de puiser dans cette interdisciplinarité des éléments critiques de réflexion qui autorisent un regard nouveau, ce que nous allons considérer de plus près dans la suite de ce texte.

*Anthropologie critique du changement social
dans les sociétés contemporaines*

L'idée maîtresse est que le détour par l'interdisciplinarité renforce la science anthropologique. L'interdisciplinarité fournit matière à réflexivité et de nouvelles perspectives d'appréhension se mettent plus facilement à jour. Prenons l'exemple, très parlant, de l'analyse des institutions. Admettons une fois pour toutes que le décryptage du politique et des institutions modernes a un sens et ne revient pas à travailler à la tronçonneuse, selon l'expression de Marc Abélès (1995). Elle souligne l'imbrication du politique et des autres aspects du social et permet d'élaborer une analyse interprétative moins partielle des phénomènes dont elle cherche à rendre compte, qu'il s'agisse de la santé ou des relations homme/nature. Autre avantage, elle s'inscrit dans le temps et l'espace car tout domaine d'intervention politique est un processus continu sans pour autant être le garant d'une quelconque stabilité. Une anthropologie des institutions et des formes et des contenus du pouvoir exercé dans les sociétés humaines facilite l'abordage du monde contemporain. Elle éclaire les changements sociaux à l'œuvre. Elle demande l'appui d'autres disciplines comme la philosophie (voir l'œuvre de Michel Foucault), la politologie et l'économie dans la mesure où des anthropologues commencent à étudier les institutions universitaires, politiques et macroéconomiques qui régissent et alimentent la globalisation (Abélès, 2002 ; Sridhar, 2008 ; Ho, 2009).

L'analyse du changement, même s'il tend à être de plus en plus investi, n'a pas toujours été de soi. Il y a quelques années, Sidney Mintz (1991) faisait remarquer qu'il est paradoxal qu'un certain nombre d'anthropologues refusent de voir que le monde change et continue à changer. On préfère la recherche de « l'authentique », des structures cognitives de l'esprit humain et d'autres thèmes académiques certes fondamentaux pour le développement de la discipline et le décryptage de la société, mais placés un peu trop rapidement en haut de la hiérarchie des préoccupations actuelles. De ce fait, annonçait-il, nous avons nié toute capacité, toute responsabilité dans la compréhension générale des changements qui s'opèrent chaque jour sous nos yeux et auxquels l'anthropologie peut

apporter des éléments de réflexion. Par ailleurs Marshall Sahlins s'étonnait de la volonté de certains de ses collègues anthropologues à déconstruire la notion de culture (1999) alors qu'en ce début de vingt et unième siècle de plus en plus de sociétés locales revendiquent leurs racines et remettent sur le tapis des éléments saillants de leur patrimoine culturel. Curieux paradoxe où l'anthropologue refuse le droit à la culture chez des gens qui cherchent à la renforcer, la reconstruire : Charles Keyes (2008) et d'autres chercheurs en Asie du Sud-Est évoquent, au grand dam des populations étudiées (en admettant qu'elles aient accès aux écrits), la prégnance des ethno-fictions et d'un imaginaire collectif qui désorientent les gens. Pour en revenir à des attitudes plus révérencieuses, il n'y a pas besoin d'être un anthropologue renommé pour discerner la prééminence de la notion de culture. Aucune culture n'est enlisée dans le passé figé et chacune est condamnée à innover et échanger sous peine de déperir.

Désormais des travaux prennent les pratiques de développement comme objet d'étude (Olivier de Sardan, 1995 ; Mosse & Lewis, 2005 ; Hickey & Mohan, 2004), d'autres étudient les mouvements sociaux, les réseaux activistes (Epstein, 1998 ; Gellner, 2010), les acteurs du développement, les agences d'aide et leurs relations à l'État (Mosse, 2005 ; Shore & Wright, 1997). Ajoutons les activités de recherche de l'équipe du laboratoire SSD où Claude Raynaut revisite la relation dialectique entre anthropologie et sociétés soumises au développement (Raynaut, 1997). Des programmes SSD sur l'épidémie sociale du sida en Inde et au Cambodge vont également dans ce sens : l'analyse des institutions de santé y occupe une place incontournable : sont passés en revue système, appareil, acteurs, pesanteurs, rigidités mais aussi logiques sociopolitiques internationales et nationales qui les sous-tendent, ainsi que dynamiques locales qui les animent ou les paralysent (Bourdier, 1999, 2001). Il va de soi que si l'anthropologie a son mot à dire, et admettant que les responsables du développement lui demandent et veulent bien l'écouter, la place qui lui est assignée devient quelquefois dure à défendre. David Mosse attire l'attention sur le fait que les acteurs scientifiques, en l'occurrence l'économiste et l'anthropologue, conviés à réfléchir sur la mise en œuvre d'une opération de développement partent chacun avec des outils différents leur octroyant, presque par définition, des limites assignées, souvent exagérées, et, partant, une reconnaissance inégale (Mosse, 2006 : 707). Le problème est que, dans la mesure où les modèles économiques offrent des explications générales quantifiables et mesurables, ils sont éminemment attractifs aux agences de développement assignant, plus souvent à tort qu'à raison, à ces derniers une valeur prédictive présumée, elle-même attendue par les praticiens du développement pour décrire les termes d'une action collective envisagée. Prenant comme cas d'étude l'accompagnement d'un projet en Inde méridionale qui vise à redistribuer et administrer équitablement les réservoirs d'eau dans des villages multicastes. L'auteur montre avec brio en quoi les relations de pouvoir, de réseaux sociaux exacerbés et de capital social historiquement accumulé viennent battre en

brèche toute tentative de gestion rationnelle des eaux communautaires reposant sur une analyse économique normative, dépolitisée et déritualisée, s'appuyant sur des statistiques complexes renforcées par d'impressionnantes analyses de régression qui, toujours selon l'auteur, offre une vision très « parlante » aux bailleurs de fonds, mais fournit une image aseptisée, et donc tronquée, de la réalité écologique, politique, sociale, religieuse et culturelle changeante (*op. cit.*: 697-705). Comment alors concilier le travail de celui qui cherche à mieux comprendre l'interpénétration d'une multitude de rouages sociaux susceptibles de faire avancer, ou déstabiliser, une intervention élaborée dans les coulisses d'une agence d'aide internationale avec le travail d'un économiste en mesure de produire un certain nombre d'appréciations quantifiables que l'on ne peut tout de même négliger? La question de l'articulation est à peine soulevée par Mosse et l'on en vient à regretter que son étude, aussi remarquable soit-elle, mette en scène une confrontation plutôt qu'une alliance potentielle entre disciplines. Sont évoquées certaines précautions méthodologiques comme la faible capacité de l'anthropologue à généraliser ou conceptualiser le futur (Appadurai, 2004), mais rien n'est dit sur les rencontres possibles et envisageables entre les tenants d'une analyse constructiviste et les représentants d'une épistémologie essentiellement positiviste. De même, les rapprochements entre méthodes d'induction avec celles qui relèvent de la déduction sont insuffisamment débattus. Au bout du compte, la notion de frontière, même évasive et prudemment relativisée, prône au détriment d'une véritable interdisciplinarité au sein de laquelle l'étude du changement social trouve encore du mal à faire entendre que le travail aux interstices constitue la toile de fond de toute tentative de recherche multi-centrée collective.

Encore faut-il se souvenir que l'ethnologue, comme l'affirma avec force conviction George Marcus (1995), est plus que jamais amené à changer d'échelle dans la description et l'analyse des transformations sociales. Louis Dumont avait déjà attiré l'attention sur le fait qu'un processus encore plus complexe résulte de la somme des interactions entre les cultures ou plutôt entre les valeurs d'une culture dominante et celles des autres cultures (Dumont, 1985). Les idées et les valeurs individualistes de la culture mondiale dominante subissent localement des modifications ou bien donnent naissance à des formes nouvelles au fur et à mesure qu'elles se répandent ici et là. En approfondissant le cheminement théorique de l'auteur suite aux observations menées au cours de mes travaux en différents pays du Sud, force est de reconnaître que ces formes modifiées ou nouvelles s'infléchissent à leur tour et peuvent même devenir partie intégrante de cette idéologie mondiale: chaque culture participe alors, bien qu'inégalement, à la constitution de ce que Louis Dumont appelle le patrimoine de la modernité universelle. Ce brassage continu, cette circulation des idées et des techniques se sont imposés avec force dans les dynamiques sociales qui prévalent en Amazonie brésilienne ainsi que dans le Brésil méridional. Compte tenu de ce va-et-vient incessant du

global au local, il est fondamental du point de vue méthodologique et théorique de ne pas percevoir le changement comme un continuum linéaire, encore moins comme un processus irréversible acculturateur, ni de chercher à privilégier la domination par le haut ou seulement de tout vouloir repenser par le bas. Ne pas tenir compte de cette précaution méthodologique, c'est assigner un gagnant et un perdant. Là encore, mieux vaut reconnaître que tout apport nouveau fait l'objet d'une perpétuelle négociation entre les acteurs, depuis les membres d'une société donnée jusqu'aux praticiens du développement en passant par les politiques nationales. Et c'est précisément l'analyse de cette négociation qui est au cœur de la problématique centrée sur le développement. La mise en évidence des enjeux et des conditions de réalisation de cette négociation rappelle que l'équilibre est toujours fragile, rarement atteint, sans cesse remis en question. Il arrive parfois que le changement procède par saut et même par sursaut ! Parallèlement, le changement social est rarement simultané, ni même « solidaire ». Il peut difficilement se considérer autrement qu'à travers la précarité des liens et des intérêts contradictoires qui animent les hommes entre eux.

Une perspective historique, désormais obligatoire, autorise d'aller plus loin. L'historien vient, avec le sociologue et l'économiste, à la rescousse de l'anthropologue. La façon singulière dont la société moderne traite de la santé et des maladies, en les rassemblant en un champ relativement autonome, c'est-à-dire en lui conférant un cadre institutionnel qui lui est propre (structures, professionnels, doctrine, enseignement, lois, éthique) et donc en l'isolant, tant que faire se peut, des autres secteurs de la vie sociale est radicalement différente de la manière dont la santé s'articule généralement avec les valeurs des sociétés dites traditionnelles. Peut-être serait-il audacieux, en l'absence d'études poussées dans le domaine de la santé sur ce propos, d'effectuer le rapprochement avec la thèse de Karl Polanyi sur l'économie. L'œuvre de ce dernier permet-elle de suggérer une piste féconde à l'égard des questions qui préoccupent celui qui est attiré par l'interdisciplinarité ? L'auteur fait émerger le caractère exceptionnel du cas moderne de ce que nous appelons l'économie (Polanyi, 1983). Partout ailleurs, le fait économique est imbriqué dans le tissu social : seule la civilisation occidentale dite moderne est parvenue à l'extraire pour l'ériger, tout au moins en apparence (car de nombreux « procédés muets », pour reprendre l'expression de Michel de Certeau, continuent à se tisser tandis que d'autres sont fortement maintenus), en un système distinct de la parenté, de l'organisation sociale et de la religion. La question est alors la suivante : ne peut-on pas discerner, historiquement parlant, un phénomène similaire à l'égard de l'autonomie grandissante du domaine de la santé ? Ce sujet a déjà été discuté en France avec la confrontation entre des écoles qui appréhendent l'analyse du système de santé en tant que tel et d'autres avec Marc Augé qui ne dissocient pas la santé des autres composantes de la vie sociale (Augé & Herzlich, 1984). Néanmoins ce débat entre anthropologues n'intéresse guère les autres disciplines qui

auraient pourtant leurs mots à dire avec ce qu'elles savent de la santé. Seule une démarche appliquée défrichée par Jean Benoist fédère depuis de nombreuses années praticiens de la santé, développeurs et anthropologues au sein de l'association française AMADES (anthropologie médicale appliquée au développement et à la santé) créée depuis plus de deux décennies.

Néanmoins, toute anthropologie critique qui traite de la santé menace d'être incomplète si elle n'est pas assortie d'une critique globale des forces politiques et des grandes idéologies qui module le rapport de l'individu au corps (Massé, 2001 : 60). Le projet planifié de la bonne santé et de la gestion rationnelle du risque épidémiologique, aussi justifié soit-il avec son attirail de « bonnes pratiques » mû par les organisations internationales, induit un rapport d'aliénation qui impose, en particulier avec le sida (Bureau, 2013), de nouvelles normes de responsabilité individuelle, d'hygiène, de pureté, de solidarité et de justice sociale laissant moins de place à l'autonomie individuelle dont se réclament parallèlement nos sociétés modernes. C'est justement ce dilemme entre la proclamation de la liberté individuelle au nom d'un vaste principe démocratique et l'expectative de la part des décideurs de santé d'une adhésion inconditionnelle des populations aux canons de la santé publique (sous peine de marginalisation, d'accusation d'immoralité et d'irresponsabilité) qui est au cœur d'un nouveau champ fécond de recherches considérant les implications sociales et sanitaires du nouvel ordre mondial de la santé publique où épidémiologistes, cliniciens et décideurs de santé invitent, dans le meilleur des cas, les chercheurs en sciences sociales à reconsidérer les décisions et les interventions publiques. Sauf qu'il serait dommage de s'arrêter là : il n'est pas inutile de rappeler que les concepts de biopouvoir et de biopolitique présents dans l'œuvre de Michel Foucault (2012) constituaient déjà un appel implicite à l'interdisciplinarité, sans qu'une analyse plus poussée n'ait été développée en cette direction.

Des systèmes sociaux aux systèmes écologiques

Ce cadre d'étude constitue le prolongement de ce qui précède si l'on considère la nature des interrelations société/environnement comme un des facteurs clés qui gouverne et conditionne la santé des populations. À l'appui de ces propos, j'eus l'occasion d'observer autant en Amazonie brésilienne qu'en Guyane française et au Cambodge que l'intensification des mouvements migratoires concourrait à une redistribution des populations au sein d'un vaste ensemble géographique, à une recrudescence des contacts culturels, à un réaménagement du milieu naturel ainsi qu'à une nouvelle donne des risques de santé. Par ailleurs, les politiques de développement qui régissent les dynamiques d'intervention n'épargnent aucune des sociétés humaines, y compris celles qui sont les plus reculées des centres de modernité, que ce soit dans la province septentrionale de

Ratanakiri au Cambodge ou dans les territoires amérindiens excentrés d'Amazonie. On ne peut désormais appréhender les interactions entre l'homme et son environnement sans opérer cet incessant va-et-vient du local au global, et sans se référer à l'économie-monde qui fait que la qualité des soins de santé prodigués aux jeunes enfants tampuan des forêts du Nord-Est cambodgien dépend pour une large part de l'organisation contemporaine des services de santé impulsée par les décisions du gouvernement et de l'argent injecté via des agences internationales prenant en main, à travers des ONG locales étrangères, l'amélioration sanitaire locale.

L'étude des relations entre écosystèmes naturels et écosystèmes sociaux ne date pas d'aujourd'hui. Elle a donné lieu à des études ethnographiques pionnières en Afrique, en Amazonie ainsi qu'en Asie du Sud-Est et dans le Pacifique. Elles furent renforcées par des analyses théoriques fondamentales, en dépit de leurs divergences, réunissant, entre autres, celles de Marshall Salhins (1976, 1980), Maurice Godelier (1984), Philippe Descola (1986) et Roy Rappaport (1999). Des études furent également menées au sein du laboratoire SSD avec les travaux interdisciplinaires de Claude Raynaud (1996 et 1997, 2002), accompagnés par mes recherches, bien plus modestes, au Cambodge et compilées récemment en 2009. Cherchant à se démarquer définitivement des études à visée finaliste (qui l'emporte sur qui : du milieu ou de la société ?), le propos que j'envisageais, et qui reste encore à l'état de chantier, consiste à montrer les formes de compatibilité et d'incompatibilité entre dynamiques socioculturelles et dynamiques des milieux naturels d'un côté, et de l'autre entre stratégies nationales et locales de développement par une étude comparative de quelques espaces ruraux/forestiers. La problématique n'est pas encore arrêtée et revêt un caractère exploratoire menée en synergie avec des collègues d'autres disciplines (géographie, écologie...) : elle implique de plus amples observations liminaires de terrain ainsi qu'une connaissance amplifiée des travaux réalisés. Mais disons pour l'instant, au moment où ce papier est finalisé en 2017, qu'elle se cristallise autour de l'analyse des processus sociaux qui jouent un rôle essentiel dans ces formes de conciliation entre le local et le global, entre logiques sociales et logiques environnementales. L'originalité de la méthode d'approche, qu'il serait trop long d'explicitier ici, consisterait à proposer une analyse intégrée, par paliers consécutifs, de ces formes de conciliation et de négociation visant à combiner les acquis de la discipline ethnologique en partant du milieu anthropisé envisagé comme sujet d'étude sociale (et non pas comme objet : la nature est enchantée au sein des communautés humaines/non-humaines étudiées) pour parvenir à une analyse des institutions qui régissent l'ensemble du processus ; le tout aboutirait à une démarche critique de la modernité mentionnée plus haut. On devine aisément que ce cheminement ne peut en aucun cas être le fait d'un chercheur isolé, mais le fruit d'une collaboration avec d'autres disciplines appelées à réfléchir sur cette vaste question. Soit dit en passant, ce projet exige à la fois ouver-

ture d'esprit, patience et témérité pour sa mise en place, si je m'en fie à quelques expériences de collaboration avec des représentants du secteur médical, des sciences agronomiques et des acteurs du développement travaillant sur les pratiques de conservation et l'aménagement du milieu environnant.

Cet appel au rassemblement doit pourtant se réaliser. Il ne peut être idéologique car il encourage le dialogue avec d'autres formes de compétences scientifiques que l'on ne peut déontologiquement ignorer. Il plaide pour une anthropologie qui puisse répondre aux vœux primordiaux, déjà formulés depuis longtemps (Leroi-Gourhan, 1952) et réitérés avec force par certains (Guille-Escuret, 1989) qui cherchent à rendre compte de l'interpénétration entre phénomènes sociaux, environnementaux et biologiques : un appel à ne pas disjoindre le passé et le présent, l'homme et ses gestes, la pensée et les actes, le matériel et le spirituel, le technique et le social. De la même manière, on peut lancer le même appel à propos de la santé afin qu'elle ne soit plus perçue comme un état mais comme le produit d'une histoire, une articulation entre l'individuel et le collectif ainsi qu'un assemblage entre le social et le biologique que certains anthropologues retranchés dans les douves de leur discipline ont encore tendance à phagocyter.

Références bibliographiques

- Abelès M., « Pour une anthropologie des institutions », *L'Homme*, vol. 35, juillet-sept. 1995, n° 135 : 65-85.
- *Les nouveaux riches : un ethnologue dans la Silicon Valley*, Paris, Odile Jacob, 2002.
 - *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot, 2008.
- Appadurai, A. et al., *The Social Life of Things : Commodities in Cultural Perspective*, New York, Cambridge University Press, 1986.
- “The Capacity to Aspire: Culture and the Terms of Recognition”, in V. Rao & M. Walton, *Culture and Public Action*, Stanford, Stanford University Press, 2004.
- Augé M. & Herzlich C., *Le sens du mal*, Paris, Archives contemporaines, 1984.
- Bourdier F., « ONG et puissances publiques dans la lutte contre le sida en Inde : enjeux et répercussions sociopolitiques », *Autrepart*, décembre, n° 12, 1999 : 105-122.
- *Sexualité et sociabilité en Inde méridionale. Familles en péril au temps du sida*, Paris, Karthala, 2001.
 - *Ethnographie des populations indigènes cambodgiennes. La montagne aux pierres précieuses*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- Bourdieu P., “Epilogue: of a Possibility of a Field of World Sociology” in P. Bourdieu & J.S. Coleman (dir.), *Theory for a Changing Society*, New York/Boulder, Westview Press, 1991 : 373-387.
- Bureau E., « L'Hôpital comme espace de circulation d'une norme globalisée. La participation des patients dans les services de lutte contre le sida au Cambodge », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 37, n° 3, 2013 : 99-117.
- Descola P., *La nature domestique : symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, Paris, Fondation Singer-Polignac/Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1986.
- Dumont L., *Essais sur l'individualisme*, Paris, Seuil, 1985.
- Epstein S., *Impure Science. AIDS, Activism, and the Politics of Knowledge*, Berkeley, University of California Press, 1988.
- Foucault M., *Du gouvernement des vivants. Cours au Collège de France (1979-1980)*, Paris, EHESS/Seuil/Gallimard, 2012.
- Godelier M., *L'idéal et le matériel*, Paris, Fayard, 1984.
- Guille-Escuret G., *Les sociétés et leurs natures*, Paris, Armand Colin, 1989.
- Haudricourt G., *La technologie, science humaine. Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1988.
- Hickey S. & Mohan G., *Participation : From Tyranny to Transformation ?* Londres, Zed Books, 2004.
- Ho K.Z. Li, *Liquidated : an Ethnography of Wall Street*, Londres, Duke University, 2009.
- Jenike M.R. et al., « Variations saisonnières de la production alimentaire, statut nutritionnel, fonction ovarienne et fécondité en Afrique centrale », in C.M. Hladick (dir.), *L'alimentation en forêt tropicale*, 2 vol., Paris, UNESCO, 1996.
- Gellner D.N. (dir.), *Varieties of Activists Experiences, Civil Society in South Asia*, Delhi, Sage, 2010.

- Katz S.H., "Food, Behaviour and Biocultural Evolution", in L.M. Barker (dir.), *The Psychobiology of Human Food Selection*, Westport (CT), AVI Publishing, 1982.
- Keyes C., "Ethnicity and the Nation-States of Thailand and Vietnam", in L. Prasit, D. Mc Caskill & K. Buadaeng (dir.), *Challenging the Limits: Indigenous Peoples of the Mekong Region*, Chiang Mai, Mekong Press, 2008 : 13-53.
- Kühn T., *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972.
- Latour B., *Reassembling the Social: an Introduction to Actor-Network-Theory*, Oxford, Oxford University Press, 2005.
- Leroi-Gourhan A., « Sur la position scientifique de l'ethnologie », *Revue philosophique*, n° 922-924, 1952 : 506-518.
- *Le geste et la parole*, 2 vol., Paris, Albin Michel, 1964.
- Levi-Strauss C., *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
- *Nous sommes tous cannibales*, Paris, Seuil, 2013.
- Marcus G.E., "Ethnography in/of the World System: the Emergence of Multi-Sited Ethnography", *Annual Review of Anthropology*, vol. 24, 1995 : 95-117.
- Massé R., *Culture et santé publique*, Montréal, Gaëtan Morin, 1995.
- Mintz S., *Sucre blanc, misère noire*, Paris, Nathan, 1991.
- Mosse D., *Cultivating Development: An Ethnography of AID Policy and Practice*, Londres, Pluto, 2005.
- "Collective Action, Common Property, and Social Capital in South India: An Anthropological Commentary", *Economic Development and Cultural Change*, vol. 54, n° 3, 2006 : 695-724.
- Mosse D. & Lewis D. (dir.), *The Aid Effect: Giving and Governing in International Development*, Londres, Pluto, 2005.
- Olivier de Sardan J.P., *Socio-anthropologie du développement*, Paris, Karthala, 1995.
- Polanyi K., *La grande transformation*, Paris, Gallimard, 1983.
- Rappaport R., *Pigs for the Ancestors. Slash and Burn Cultivation and Religion in New-Guinea*, Yale, Yale University, [nouvelle édition augmentée], 1999.
- Raynaud C., « L'Afrique et le sida: questions à l'anthropologie, l'anthropologie en question », *Sciences sociales et santé*, vol. 15, n° 4, 1996 : 9-38.
- *Societies and Nature in the Sahel*, Londres, Routledge, 1997.
- Raynaud C. et al., *Desenvolvimento é meio-ambiente, en busca de uma interdisciplinaridade. Pesquisas urbanas e rurais*, Curitiba, Editora Universidade Federal do Paraná (UFPR), 2002.
- Rossi G. (dir.), *Sociétés rurales et environnement. Gestion des ressources et dynamiques locales au sud*, Paris, Karthala, 1998.
- Sahlins M., *Âge de pierre, âge d'abondance*, Paris, Gallimard, 1976.
- *Au cœur des sociétés. Raison utilitaire et raison culturelle*, Paris, Gallimard, 1980.
- "What is Anthropological Enlightenment? Some Lessons of the Twentieth Century", *Annual Review of Anthropology*, 1999, vol. 28 : 1-23
- Serres M. & Latour B., *Éclaircissements*, Paris, François Bourin, 1990.
- Shore C. & Wright S. (dir.), *Anthropology of Policy: Critical Perspectives on Governance and Power*, Londres, Routledge, 1997.
- Sridhar B., *The Battle against Hunger: Choice, Circumstance, and the World Bank*, Oxford, Oxford University Press, 2008.
- Wallerstein I., *Report of an Intellectual Project: The Fernand Braudel Center, 1976-1991*, Binghamton/New York, Fernand Braudel Center, 1991.

Bourdier Frédéric (2017)

Interdisciplinarités : progrès, obstacles, applications

In : Bourdier Frédéric (ed.), Grenier-Torres C. (ed.).

L'interdisciplinarité : un enjeu pour le développement

Paris : Karthala, p. 57-77. (L'Afrique Politique)

ISBN 978-2-8111-1837-2